

Québec français



Le bonheur c'est une chanson triste

Enquête sur une quête

Chantale Gingras

Number 135, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55563ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2004). Review of [Le bonheur c'est une chanson triste : enquête sur une quête]. *Québec français*, (135), 100–102.

Le bonheur c'est une chanson triste



Le bonheur n'est peut-être qu'un malheur mieux supporté.

Marguerite Yourcenar

>> Chantale Gingras

*Le bonheur c'est une chanson triste*¹, de François Delisle, raconte la quête d'Anne-Marie, une conceptrice publicitaire qui, arrivée à la fin de la trentaine, se rend compte de la vacuité de son existence. Elle finit par tout quitter pour sillonner les rues de Montréal, en pleine canicule,



une caméra vidéo à la main et une question obsédante en tête : qu'est-ce que le bonheur ? Cette question, elle la posera aux passants qu'elle croise au hasard de ses promenades, espérant en quelque sorte trouver dans les réponses des autres celle qu'elle est incapable de formuler pour elle-même. Sous le prétexte de tourner un documentaire sur le bonheur,

elle cherche en fait à se raccrocher à l'essentiel, à trouver la recette du bonheur, le remède à sa crise intime. Mais ces rencontres aussi intenses qu'éphémères avec des inconnus ne font que la ramener toujours à elle-même ; ces contacts qu'elle s'impose viennent exacerber sa solitude.

La docufiction de François Delisle porte l'essence du XXI^e siècle – ou, du moins, de ses premiers balbutiements – et offre une belle illustration de l'esprit postmoderne : quête des valeurs, nihilisme, ouverture sur le monde en général et le monde en particulier, communication tous azimuts, ère de l'image, remise en question de la génération X, puissance du *vox populi*, triomphe de l'instantané, tension entre le Moi et la société, pesanteur du monde du travail... alouette. Dans ce long métrage à l'esthétique résolument urbaine, une représentante de la génération X prend la caméra pour capturer les impressions des passants. Zoom sur une femme qui a trouvé une façon bien particulière de faire le trottoir !

La caméra au poing

À mi-chemin (à tiers-chemin ?) entre la télé-réalité, le documentaire et le drame psychologique, le film de François Delisle condense les tendances du temps tout en tâtant le pouls de l'*homo urbanus*. Après avoir réalisé *Ruth* en 1994, Delisle revient avec un deuxième long métrage dont le rôle principal a été écrit sur mesure pour Anne-Marie Cadieux – pas étonnant, donc, que l'apprentie documentariste porte le même prénom que l'actrice. Un peu comme le faisait Charles

Binamé dans son film *Le cœur au poing* (dans lequel jouait justement Cadieux, qui a remporté le Jutra de la meilleure actrice de soutien pour sa brillante interprétation de Paulette), le film de Delisle présente un être en quête de sens qui cherche à combler le vide, à tuer sa solitude en forçant les contacts avec autrui, en provoquant des rencontres aussi déconcertantes que vraies.

La mélodie du bonheur

Le film sans prétention de Delisle est assez léger, mais il n'a rien de naïf, au contraire. En abordant le thème du bonheur, une valeur universelle qui présente pour chacun de nous une définition éminemment personnelle qui varie sans cesse, il force le spectateur à s'interroger sur son propre rapport au bonheur. Si le bonheur est une chanson triste, la mélodie diffère bien sûr d'une personne à l'autre. Dans ce film, ce qui est donc surtout intéressant, c'est que la démarche d'Anne-Marie n'apporte que des ébauches de réponse ; à la fin, la quête demeure entière, même si la jeune femme a entre-temps gagné en sensibilité. Le film échappe donc au piège de la formule mielleuse, heureusement, même si l'avant-dernière scène suggère de façon un peu trop convenue que le bonheur, c'est en fait la famille, les enfants.

...la caméra numérique est un peu l'extension du personnage principal.



Ce qui fait la force de ce film, c'est peut-être aussi le fait qu'il arrive à dérouter le spectateur. On se fait prendre au jeu par le ton désinvolte de la première partie qui présente en filade, pendant une quarantaine de minutes, les différentes définitions du bonheur que l'apprentie documentariste cueille au vol sous le chaud soleil. On en vient presque à voir en Anne-Marie une sorte d'Amélie Poulain en puissance qui parviendrait à semer le bonheur dans la vie des inconnus. Mais cette piste est un cul-de-sac, car si Amélie donne, Anne-Marie prend. Elle quémande des morceaux de bonheur à ceux qu'elle croise, mais ils n'ont que de la désillusion, que du désenchantement ou de l'amertume à lui offrir. Impossible donc pour elle d'oublier sa propre déroute puisqu'elle est sans cesse confrontée à celle des autres. Dans la seconde partie du film, Anne-Marie plonge en elle et éclate enfin. Le récit de Delisle adopte alors une tonalité plus grave, plus bafouillante ; on oserait dire plus juste.

Le moi intime

Le bonheur c'est une chanson triste s'inscrit tout à fait dans l'air du temps : on y nage dans l'intime, on y glorifie l'instantané et le direct, on y tâte du *vox populi*, on plonge dans le pur égotisme, cette fameuse disposition à parler de soi, à faire des analyses détaillées de sa personnalité physique et morale.

L'intimité est ardemment traquée dans le film de Delisle : d'abord par la question insidieuse d'Anne-Marie, puis par le regard voyeur que le spectateur jette malgré lui sur ces existences et sur ces êtres soudainement happés par l'essentiel, qui exposent leurs incertitudes et leurs craintes à la caméra comme s'ils étaient au

confessionnal. On éprouve en effet une sorte de malaise à pénétrer l'intimité de ces passants interprétés par des acteurs si naturels qu'on oublie qu'ils jouent. Dans le traitement cinématographique retenu par Delisle, il y a jusqu'au travail de caméra qui perce la bulle intime : outre l'emploi de la double caméra – celle d'Anne-Marie et celle du réalisateur – qui offre deux angles d'approche (le plan subjectif de la documentariste et le plan d'ensemble, « objectif »), il y a la surabondance de plans rapprochés et de très gros plans qui indisposent, intimident presque le spectateur qui se retrouve dans un face à face forcé avec les personnages, en particulier avec celui d'Anne-Marie. Résolument voyeur, l'œil de la caméra scrute chez eux le moindre détail, gouttes de sueur incluses.

Le numérique... pour cesser d'être un numéro

La vidéo numérique prend de plus en plus de place dans l'univers du cinéma. Bien sûr, elle permet de réaliser des films à très petit budget, ce qui est loin d'être négligeable, puisque cela « démocratise » en quelque sorte le 7^e art. Mais, aussi, les réalisateurs voient dans ce médium plus brut, moins léché, un traitement neuf, rafraîchissant, qui centre l'attention sur un élément particulier : l'histoire elle-même, chez des réalisateurs comme Lars Von Trier (dans ses films *Dogme*), l'aspect technique, comme chez Robert Lepage (cf. *La face cachée de la Lune*), ou sur l'instantané et le naturel, comme ici chez Delisle. Chez lui, l'emploi du numérique, doublé de cadrages approximatifs, nerveux, presque toujours en mouvement, appuie avec justesse le caractère intuitif et improvisé de cette trame qui se construit morceau par morceau sous nos yeux.

Dans *Le bonheur c'est une chanson triste*, la caméra numérique est aussi un peu l'extension du personnage principal. Sans elle, Anne-Marie serait probablement incapable d'aller vers les autres et, fort probablement, les autres refuseraient d'aller vers elle. D'abord, la caméra rend légitime son incursion dans la vie privée des gens, qui acceptent volontiers de collaborer au documentaire. Ensuite, elle est à la fois un pont et un bouclier entre Anne-Marie et la réalité personnelle de ceux qu'elle interroge. Si elle

dérange certains « informateurs », qui se sentent traqués, piégés, la caméra force aussi certains autres à s'ouvrir et à livrer leurs impressions sur le vif. Le numérique les amène à livrer une sorte de numéro...

On dira bien sûr que tous les passants ne se montrent pas aussi spontanés face à l'idée de parler d'eux, mais ils ne peuvent cependant résister à l'attrait de la caméra, trop heureux de pouvoir un instant sortir de l'anonymat et d'inscrire leur commentaire dans la réflexion d'ensemble. Certains se montrent même généreux au point d'en être déconcertants : ils livrent à une inconnue, souriante et aimable, oui, mais tout de même une inconnue, une part intime de leur personnalité et, qui plus est, au beau milieu du trottoir, au su et au vu de tous. Mais sans la présence de la caméra, se seraient-ils attardés à la question d'Anne-Marie ? Lui auraient-ils offert ce qu'elle demandait sans rien exiger en retour ? Leur ego l'aurait-il emporté sur leur réflexe naturel de fermeture envers les autres ? En fait, on découvre chez ces informateurs, dans leur générosité intéressée, l'attitude générale de notre société poseuse : farouches au naturel, les inconnus deviennent vite dociles quand ils sont le point de mire, quand ils sentent leur chance de « passer à l'histoire ».

Bonheurs d'occasion

Qu'est-ce donc que le bonheur à leurs yeux ? Les réponses varient d'un individu à un autre : le bonheur, c'est tour à tour satisfaire ses besoins, être bien avec soi-même, plonger dans les paradis artificiels, le sexe, le surf ; c'est une abstraction indéfinissable, la capacité de vivre le refus, le déni, le fait de pouvoir sourire encore malgré la mort, malgré tout... Les réponses des passants sont tantôt remplies de sagesse, tantôt pleines de détresse ou de fatalisme. En fait, on se rend compte assez vite que, dans ce film, il est peut-être plus question de malheur que de bonheur. La chanson est triste, comme l'annonce le titre ; nous ne pouvons dire que nous n'ayons pas été prévenus...

En s'interrogeant sur le bonheur, les personnages en viennent à exposer leur profonde solitude ; plusieurs d'entre eux avouent d'ailleurs ne pas être dans une bonne période de leur vie au moment où la caméra les saisit. Pour Anne-Marie, c'est la surprise : l'exercice, s'il s'annonçait

Le bonheur, c'est une chanson triste qui nous émeut autant qu'elle nous console.



d'abord léger, lui rentre bientôt dans le corps. À force de trifouiller dans la vie des autres, elle prend conscience de sa propre vulnérabilité. Elle tente d'abord de s'étourdir en marchant des heures durant sous la canicule, en poursuivant son enquête, cherchant peut-être dans l'épuisement physique le calme auquel elle aspire. Mais son manège finit par la désabuser... Et puis elle rencontre Mike, l'anglophone (interprété par Kent McQuaid), qui réussit à percer sa coquille en la questionnant sur son projet et sur elle-même. Pendant quelques instants, entre l'anglophone névrosé et la francophone éperdue naitra une

sorte de complicité basée sur la rencontre de leurs deux solitudes... jusqu'à ce que l'un d'eux trahisse brutalement l'autre.

Le bonheur a la queue glissante²

La course effrénée d'Anne-Marie l'amène finalement au marché, où elle tombe par hasard sur son ex, Pascal (interprété par Frédéric De Granpré) qui l'invite chez lui. Une fois dans la voiture, il lui annonce, chaviré, sa séparation imminente avec sa femme. Les dés sont jetés : il perdra le soir même sa femme, ses enfants, sa maison, sa vie de banlieue, bref, toute son identité. Alors que la vodka et le vin blanc glacé coulent à flot dans la fourgonnette familiale et engourdissent leurs esprits déjà passablement amortis par la canicule, Anne-Marie et Pascal expriment leurs insatisfactions, leur colère, leurs manques. La carapace d'Anne-Marie achève de se fissurer ; l'alcool, puis bientôt la peau de Pascal contre la sienne lui arrachent enfin sa propre définition du bonheur : le bonheur, pour elle, ce serait d'être aimée inconditionnellement.

Elle recouvre ses esprits et on la retrouve dans un train de banlieue plus sereine, presque entièrement libérée de ce poids qu'elle traînait jusqu'alors. Sa voix se mêle bientôt à celle, nasillarde, d'Ève Cournoyer, dans une chanson triste (« Aujourd'hui »), qui vient étayer sa nouvelle définition du bonheur : elle dit, en substance, que le bonheur n'est peut-être pas à la portée, mais que, au contact des autres, on gagne la sensibilité nécessaire pour vivre réellement sa vie. *Le bonheur c'est une chanson triste* qui nous émeut autant qu'elle nous console.

Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.

Notes

- 1 Réalisé par François Delisle (2004). Avec Anne-Marie Cadieux, Marie Brassard, Miro, Frédéric de Grandpré, Kent McQuaid, Boucar Diouf, Luc Proulx et Micheline Lanctôt. Montage : Pascale Paroissien. Musique : Ève Cournoyer.
- 2 D'après le titre du premier roman d'Abla Farhoud, paru en 1999.

www.revueqf.ulaval.ca

Pour vous procurer nos anciens numéros disponibles, consultez notre site Internet

Illustration : Pablo Picasso. *Donne Meur au foulard jeune (détail)*, 1936